époque de la chimie savante de la nôtre. Prise aujourd'hui d'enivrements concevables mais contre lesquels nous avons aussi à nous défendre, la chimie donne fréquemment l'assaut à la médecine et n'est pas sobre d'entreprises hardies de pathogénie et de thérapeutique. On sait si, en cette matière, qui nous importe surtout (comme elle importe surtout aux malades), la chimie se pique de discrétion et ménage les *a priori*. Les doctrines impures de la fermentation, de la putridité, de l'alcalescence, de l'acidité des humeurs, etc., étaient les premières et grossières manifestations de cette ingérence abusive de la chimie dans le domaine biologique ; aujourd'hui tout cela est répudié, mais tout cela reparaît sous une forme rajeunie et scientifique. On peut, sans se montrer ingrat envers la chimie à qui nous devons tant, et de qui nous attendons plus encore, rappeler que toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir, ne se sont pas réalisées, et que ses *a priori* thérapeutiques n'ont pas toujours eu la main heureuse. Nous attendons toujours des moyens de dissoudre les calculs, de pétrifier le cancer par des injections, et souvent encore nous opposons des alcalis à une acidité supposée, des dissolvants à une tendance supposée à la coagulation, etc.

Mais ce n'est pas seulement la mécanique et la chimie qui pèsent sur la thérapeutique et veulent lui faire payer, par une belle et bonne servitude, les services qu'elle en reçoit : voilà qué l'histoire naturelle marche aussi à sa conquête. Le monde inférieur des microzoaires et celui des végétaux microscopiques gouverne aujourd'hui l'étiologie et il s'avance, à rangs pressés, pour l'absorber tout entière, et absorber aussi, par une déduction forcée, la plus grande partie de la thérapeutique. Le *panparasitisme* actuel n'est-il pas un revenant aussi, et ne l'avons-nous pas vu s'essayer au



xv^e siècle, s'abritant sous le grand nom de Linné?... On parlait jadis d'*insectes*, ce qui était bien grossier, aujourd'hui l'étiologie fourmille de bactéries, de palmelles, d'infusoires, etc., la thérapeutique de microzoïcides, et les *exanthemata viva* du naturaliste suédois sont en train de nous revenir. Pouvait-il en être autrement, avec l'ardeur qui s'attache à l'étude de ce monde animé inférieur, qui livre peu à peu ses secrets au microscope, et dans lequel les expériences relatives à l'hétérogénie ont poussé des incursions si fructueuses? La médecine doit trop d'ailleurs à l'histoire naturelle qui lui a révélé le sarcopte de la gale, la trichine, les bactéries du charbon, les dermatophytes du favus, de l'*herpès tonsurans*, du sycosis, et qui lui a découvert le mécanisme des générations alternantes, pour qu'elle soit bien venue à réagir trop haut et trop vivement contre les prétentions qu'affiche ouvertement l'histoire naturelle de s'emparer de l'étiologie et, par elle, de la thérapeutique.

Car c'est la situation difficile de celle-ci d'être entourée de bienfaiteurs exigeants, qui abusent des services rendus et tendent, par eux, à lui créer une servitude intolérable.

Mais (et je l'ai réservée intentionnellement pour la fin) voici venir la science la plus rapprochée de la thérapeutique, celle à qui elle fait les emprunts les plus nombreux, les plus nécessaires, et aux progrès de laquelle son propre progrès est le plus étroitement attaché, j'ai nommé la physiologie. Vais-je donc, oublieux de l'époque à laquelle j'écris, mettre entre elle et la thérapeutique une barrière qui serait un anachronisme choquant, en même temps qu'une ingratitude consommée? Non, sans doute; je sais ce que la science des médicaments lui doit et j'attends d'elle encore autant que ses plus fervents adeptes peuvent en at-

tendre ; mais je sais aussi qu'il y a souvent dans l'application de la physiologie expérimentale « cette science conquérante », comme l'a appelée un de ses plus brillants soutiens, une intempérance indiscrète, une hâte brouillonne qui compromettent tout : physiologie, thérapeutique et malade, et j'estime, quoiqu'on soit mal venu à mettre une pierre sous la roue d'un *currus triumphalis* qui va de ce train, qu'il est utile que quelqu'un se charge de ce rôle ingrat.

Je maintiens donc que de même qu'il y a eu (et il y a encore) une iatro-mécanique, une iatro-chimie, une ingérence abusive de l'histoire naturelle en thérapeutique (il n'y a pas de mot pour exprimer cet abus), de même aussi, voit-on aujourd'hui, et dominant tous ces systèmes, régner l'iatro-physiologisme qui prétend en thérapeutique à la domination universelle.

Et qu'on ne s'y trompe pas ; je n'attaque ni la chimie, ni la physique, ni la mécanique, ni la phytozoologie dont j'admire les progrès et dont je reconnais le rôle limité, mais légitime, en médecine. Il faudrait, après avoir lu ce livre, de la bonne volonté pour s'y méprendre ; de même aussi je ne prétends pas faire le procès à la physiologie, la branche des sciences médicales dont le progrès contemporain doit le plus nous enorgueillir ; non, je n'attaque que l'abus de toutes ces choses excellentes, et nullement ces choses elles-mêmes : le *chimisme*, qui n'est pas la chimie ; le *mécanicisme*, qui n'est pas la mécanique ; le *naturalisme* (qu'on me passe ce mot que je ne saurais remplacer par un autre), qui n'est pas l'histoire naturelle ; le *physiologisme*, qui n'est pas non plus la physiologie.

Toutes ces choses en *isme* (désinence qui rime avec celle du mot philosophisme, qui, lui aussi, exprime l'abus d'une



chose excellente en soi, la philosophie) sont des excès et conduiraient, si on ne les arrêtait en route, à un progrès à rebours. Ce sont, toutefois, des ennemis dangereux, grâce à la tactique qu'ils adoptent, et qui est habile, d'appeler à leur secours les sciences vénérées dont ils ont pris le masque, et d'établir, entre leur cause et la sienne, une solidarité intéressée. Les chimistes, les physiciens, les physiologistes n'ont rien à voir à ce débat qui ne les concerne en rien, mais bien les chémiâtres, les physiâtres, les physiologiâtres, et je ne vise rien qu'eux.

Je reconnais volontiers que la domination de la physiologie est plus douce et plus acceptable pour la thérapeutique que celle des sciences voisines ; les choses se passent, en quelque sorte, en famille, sur le terrain de la biologie : ce sont des médecins qui font ou préparent les découvertes des laboratoires de physiologie, ce sont des médecins qui les transportent au lit du malade ; tout reste dans le domaine professionnel, et, dès lors, ces heurtements violents, qui ne peuvent manquer de se produire entre sciences d'ordre différent et dont l'une cherche à absorber l'autre, n'ont pas ici l'occasion de se manifester. D'ailleurs, les prétentions thérapeutiques de la physiologie, exaltées, cela se conçoit, par la marche rapide de cette science, se calmeront et l'accord se fera sur la base d'un progrès indiscutable, indéfini, mais plus mesuré dans ses ambitions et d'une précipitation moins tumultueuse.

Qu'est-ce donc que je défends ici, je le répète, si ce n'est les domaines réciproques de la science et de l'art en thérapeutique, domaines qui sont limitrophes ou, pour mieux dire, qui se pénètrent, mais qui, j'en suis certain, ne se confondront jamais, et qu'il est désirable, dans l'intérêt de l'humanité, de

ne jamais voir se confondre. La *science*, que les physiologistes, les chimistes, les physiciens, les naturalistes, les anatomistes, les pathologistes, etc., s'efforcent de préparer, et qu'ils préparent par des découvertes qui n'ont pas d'admirateurs plus enthousiastes que moi, et puis l'*art*, c'est-à-dire la médecine proprement dite, utilisant les progrès de la science par l'application qu'elle en fait à elle-même dans la thérapeutique, l'hygiène, la médecine légale, les trois incarnations de la science dans l'art, de la vérité abstraite dans la réalité pratique. Or, critique est le moment où cette incarnation s'opère, on y apporte souvent de la précipitation, des *a priori* hasardeux, des conclusions hâtives, et il me serait facile de démontrer par des faits que tel *progrès* dans la science (progrès auquel je tiens nonobstant parce qu'il portera ses fruits plus tard) est un *retrogrès* dans l'art, parce qu'on s'en sert trop tôt ou mal. *Progredi* veut dire *marcher en avant* et non *courir*. Que la science aille aussi vite qu'elle le le pourra, je ne trouverai jamais son allure trop pressée ; mais que l'art, l'art pratique qui s'exerce sur la vie humaine, sur le *chorium humanum*, comme disait Sydenham avec une familiarité dramatique, prétende la suivre du même pas et s'appliquer tout ce qu'elle produit, il y prendra un emphysème et fera aisément fausse route. Bacon disait qu'il faut mettre du plomb plutôt que des ailes à l'intelligence humaine : du plomb pour l'art, des ailes pour la science ; là est le partage équitable, en même temps que salutaire. Ce qui serait danger pour l'art, s'il se laissait aller à ses impatiences de se *faire gros* comme la science, est qualité pour celle-ci ; la prudence (fût-elle un peu timorée) est une vertu pour l'art ; elle deviendrait un impédiment pour la science, pionnier aventureux qui va en avant sans s'inquiéter de ce qu'on fera des terres qu'il découvre et qui n'est pas responsable du mauvais usage qui peut en être fait.



Cette distinction admise, je me trouve en pleine communion de sentiment et d'espérance avec ceux que la marche contemporaine de la physiologie enthousiasme le plus, et, pas plus qu'eux, je ne consentirais au sacrifice du moindre de ses aperçus, ne fût-il encore qu'ingénieux (l'ingénieux peut n'être pas la vérité, mais il en est le pressentiment). Que la science marche en avant ; qu'elle pénètre plus loin encore dans l'analyse des éléments intimes des tissus et qu'elle serre de plus près les mystères les plus cachés de leur genèse : rien de mieux et ce ne sera jamais assez ; que le réactif, la balance et le microscope poursuivent dans les laboratoires les secrets de la vie ; que les cornues bouillonnent, que la fibre vivante palpite sous le scalpel ; que l'ingéniosité du chimiste et du physicien crée de nouveaux réactifs de la vie : tout cela est beau, tout cela est grand, tout cela sert au grand œuvre de la conservation de la vie humaine, tout cela m'enthousiasme moi aussi, mais mon esprit, voué aux applications pratiques, redoute les empiétements et les précipitations, et veut qu'à cette frontière, qui sépare l'art de la science, la thérapeutique de la physiologie et des sciences afférentes, on organise une surveillance attentive et on ne laisse pas indifféremment passer tout ce qui se présente.

Mais les intentions ne suffisent pas, et qui se met en travers des doctrinaires s'expose à la fois aux attaques de ceux-ci, troublés dans leur ambition, et aux défiances des vrais savants des travaux desquels on abuse sans qu'ils en soient responsables et qui se croient en cause et bien à tort. J'éprouve donc le besoin, dans le procès que je fais ici au physiologisme et aux physiologiâtres et non pas à la physiologie et